

À l'ère des télécommunications électroniques... : désinformation, popagande, rumeurs & Cie

Autor(en): **Weck, Hervé de**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **132 (1987)**

Heft 10

PDF erstellt am: **29.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-344805>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Désinformation, propagande, rumeurs & C^{ie}

par le lieutenant-colonel Hervé de Weck

En temps normal, d'innombrables rumeurs plus ou moins durables naissent spontanément; en période de crise, la tendance se renforce. Quelle que soit la situation, la plupart des gouvernements font de la désinformation: ils cachent les événements qui pourraient porter atteinte à leur prestige et cherchent à déstabiliser les opinions publiques à l'extérieur du pays. Comme le disait Maurice Mégret, dans *La guerre psychologique*, «la lutte pour la conquête des esprits paraît bien avoir supplanté la lutte pour l'espace vital ou les matières premières (...), non point que ces buts traditionnels aient perdu de leur importance (...)». Seule une politique d'information crédible s'avère capable de contrer de telles manœuvres, de maintenir la cohésion, partant d'éviter panique et exode. Dans les années 1950, 95% de l'intelligentsia soviétique accordaient plus de crédit aux rumeurs qu'à l'information officielle. 55% des paysans manifestaient une attitude identique. Des études récentes en arrivent même à la conclusion que la recherche de l'objectivité est la meilleure des «propagandes». Voilà qui met en évidence l'importance pour la Suisse d'un organe comme la Division Presse et Radio (DIPRA),

subordonnée au Département de justice et police, qui prendrait la relève lorsque les médias traditionnels se trouveraient dans l'incapacité de remplir leur mission. Deux livres récents étudient ce genre de problèmes¹.

La désinformation

La désinformation consiste à *diffuser volontairement* des nouvelles mensongères ou déformées, à influencer subrepticement les médias ou la population. Elle commence avec la présentation d'un texte ou d'un extrait dont on omet de donner le contexte. L'intoxication, la provocation, la déception, la propagande sont des formes de désinformation. Il en va de même des révélations vraies ou fausses, des fuites concertées, de la «langue de bois» chère aux politiciens et aux diplomates. A la fin d'un sommet, parle-t-on d'«entretiens utiles», cela signifie que les discussions sont restées stériles. A Moscou, une conversation entre deux dirigeants communistes qui

¹ Jacquard, Roland: *La guerre du mensonge. Histoire secrète de la désinformation*. Paris, Plon, 1986. 308 p. Kapferer, Jean-Noël: *Rumeurs. Le plus vieux média du monde*. Paris, Seuil, 1987. 320 p.

s'est déroulée dans un «esprit d'amitié entre camarades» sous-entend que les parties n'ont pas pu trouver un terrain d'entente. Seul un initié peut comprendre! Le «lavage de cerveau», utilisé par le Viêt-minh dans ses camps de prisonniers pendant la guerre d'Indochine, est une technique de désinformation.

Si la libre information met en danger un régime totalitaire, elle peut poser des problèmes dans une démocratie. Nicolas Ceausescu le sait bien, qui interdit la possession d'une machine à écrire à tout citoyen roumain, si celui-ci a un casier judiciaire ou s'il représente un danger pour la sécurité de l'Etat! Les reportages télévisés

journaliers que toutes les chaînes américaines diffusaient pendant le conflit vietnamien ont contribué à décourager de larges couches du peuple américain. «Une caméra sur un champ de bataille, prétend Roland Jacquard, ne peut rapporter que des images défaitistes et traumatisantes et est incapable, même si le commentaire est objectif, d'embrasser l'ensemble de l'action. La puissance de l'image est plus forte que le meilleur reportage et, pour celui qui la regarde, confortablement installé, elle est démoralisante.»

Dans une nation, la somme des opinions individuelles ne forme pas un tout homogène. Considérer un peuple comme un bloc monolithique, faire



Cette photo de la *Pravda* montre Leonid Brejnev qui s'adresse aux chefs de l'armée, le 27 octobre 1982. Une gaffe a été commise: il n'y a pas de place réservée pour lui à la tribune officielle où l'on distingue Andropov, Tchernenko et Gromyko. Cette photo est un montage; Brejnev, très malade, n'a pas parlé le 27 octobre (document ISE, Berne).

appel à la «majorité silencieuse» relève le plus souvent de la présomption ou de la désinformation, car ceux qui se réfèrent à de telles notions interprètent à leur avantage des sentiments diffus, des craintes chuchotées, des bruits incontrôlés. Les groupes de pression, les lobbies économiques peuvent désinformer, mais leur technique n'a rien de comparable avec celle de diplomates, d'«agents d'influence», de services spéciaux, de journalistes qui jouent les «compagnons de route» de telle ou telle idéologie.

Dans le courant du printemps 1987, Pierre de Vilmoret expliquait à la Radio suisse romande les méthodes des services soviétiques. Le K.G.B. recrute, entre autres, dans le monde de la presse. On invite un journaliste à l'ambassade sous un prétexte quelconque. Il est reçu par un membre du K.G.B. ou du G.R.U., qui a sérieusement étudié la biographie de l'intéressé. Les connaissances du «diplo-

mate» flattent le visiteur, surtout que son interlocuteur propose de l'aider à encore mieux faire son travail. D'emblée, la personne visée devrait admettre qu'elle ne peut pas jouer seule face à un service de renseignement «offensif» et qu'il est préférable d'avertir les spécialistes de son pays. Quelles sont les motivations des journalistes qui se laissent entraîner dans ce «grand jeu»? L'argent, alors qu'on leur demande seulement de glisser dans leurs articles quelques arguments qui favorisent la politique soviétique, ou l'espoir d'une carrière plus facile. Certains se prennent pour des conseillers occultes, des éminences grises, alors qu'ils ne sont que des pions manipulés.

Dans leurs campagnes de désinformation, les services soviétiques utilisent à leur profit des organisations occidentales, en particulier celles qui militent pour le pacifisme et contre le nucléaire. Certains de leurs leaders et

Journalisme et désinformation

«Actuellement la spécialisation des thèmes d'information a engendré une race de journalistes dont les connaissances sont comparables à celles des responsables publics ou privés des secteurs qu'ils traitent (...) Ces grands chroniqueurs (...) sont reçus fréquemment par les ministres, les P.D.G. On les craint, on les flatte, on cherche à les utiliser comme intermédiaires. Combien d'entre eux ont servi de provocateurs, d'agents de liaison! Certains se muent rapidement en agents d'influence, de renseignements, d'intoxication, peut-être non rétribués, mais remerciés par des études toutes préparées, des possibilités de scoop.

»(...) il est quelques journalistes qui piaffent d'atteindre le vedettariat par (...) le scandale. Drapés dans la dignité des héros du Watergate, ils dénoncent, tout en permettant à leur bile personnelle de se déverser. (...) hélas, ces enquêtes, en général fondées sur deux ou trois photocopies de documents extraits de volumineux dossiers, ressortent plus souvent d'une série de scoops à scandale.»

La guerre du mensonge, p. 111

Un exemple de manipulation

En 1978, une association «Concertation, Paix et Développement» est créée en Belgique. Par des pétitions, elle se propose de soutenir les signataires de la Charte 77, de réclamer la libération de tous les prisonniers politiques en Tchécoslovaquie. Cette campagne s'inscrit dans le cadre d'une action de la gauche progressiste.

En fait, c'est le chargé d'affaires tchèque à Bruxelles qui, par l'intermédiaire d'agents d'influence infiltrés dans le Parti socialiste et le Mouvement ouvrier chrétien, a mis cette association sur pied. Il s'agit pour lui de contrôler la «foi» de compagnons de route dans différents mouvements de masse, de repérer des relations éventuelles avec les Tchèques émigrés, de tester le dispositif de protection contre la propagande capitaliste.

La guerre du mensonge, p. 210

non des moindres s'engagent sans comprendre qu'ils participent à une opération téléguidée par le Politburo. Celui-ci, en 1983, semble avoir distribué dans les 60 millions de dollars à une douzaine d'importants groupements travaillant hors d'Union soviétique. Si l'aversion d'une partie de l'opinion américaine envers la C.I.A. et le F.B.I. trouve son origine dans des problèmes de politique intérieure, la désinformation des Soviétiques, leur propagande ouverte ou clandestine ont contribué à l'amplifier.

Dans les moments de crise, la désinformation crée des rumeurs qui risquent de perturber gravement la résistance d'un pays. En 1870, les services de renseignement prussiens affirment publiquement qu'ils entretiennent 40 000 agents en France. Chiffre très exagéré qui amènera le gouvernement de Napoléon III à prendre des mesures de sécurité exagérées et paralysantes. Dès septembre 1939, les responsables allemands lancent en France une opération d'intoxication à propos de la «cinquième

colonne», qui connaît un succès total. Soutenue par des moyens efficaces, en particulier la radio qui annonce des mesures tenues secrètes par le gouvernement Daladier et cite des listes nominatives de militants antifascistes, elle amène la population à croire, avant même l'invasion, que les services secrets allemands contrôlent le pays. Dès le début des opérations, un climat de suspicion s'installe, une crise d'espionite sévit. Combien de prêtres, de bonnes sœurs sont agressés par des gens qui les prennent pour des agents nazis déguisés? Cela contribuera à lancer des millions de Français sur les chemins de l'exode, la propagande maladroite de Paris («Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts») restant pourtant l'explication clé de cette gigantesque migration.

Genèse de la rumeur

Si la désinformation consiste à diffuser volontairement des nouvelles mensongères ou déformées, la rumeur

fait circuler des informations non confirmées ou démenties par les sources officielles. Pour le profane, la rumeur passe pour un phénomène mystérieux; Jean-Noël Kapferer montre que sa naissance obéit à des mécanismes logiques. Le plus souvent, elle ne cache ni dessein machiavélique, ni stratégie subversive. Si elle peut créer l'événement, elle remonte la plupart du temps à un fait qu'un groupe donné juge important et ambigu. Elle se répand, parce qu'elle répond aux espoirs et aux craintes, aux pressentiments plus ou moins conscients, qu'elle est imprévue et qu'elle passe pour avoir des conséquences importantes. La rumeur dépend moins du fait lui-même que de sa perception. Prenons quatre informations types. Une personne aimée accomplit un acte louable: c'est normal, les gens ne réagissent pas. En revanche, ils croiront difficilement que ce même individu ait commis une malhonnêteté, mais la nouvelle va se diffuser. Il leur semblera invraisemblable qu'une personne détestée «fasse bien»; on en parlera peu, tandis que, si cette même personne commet un acte critiquable, cela risque bien de créer une rumeur. «Un élément négatif dans la proposition augmente (...) la valeur informative du message, donc sa probabilité de rediffusion.»

Le groupe met alors en commun ses ressources intellectuelles pour lui trouver une interprétation satisfaisante, les variantes s'expliquant par les commentaires qui s'ajoutent en cours de

route. La rumeur satisfait un besoin de compréhension, c'est une information que l'on souhaite croire et qui *séduit*. «A moins d'être certains de nos opinions, nous évitons de prendre le risque d'entendre des informations remettant en cause nos façons de penser, quand elles concernent des sujets à forte valeur émotionnelle.» Une rumeur touche donc un public déterminé. Dans ce domaine, parler du «grand public» comme d'un tout homogène relève encore de l'abus de langage.

On accepte sans contrôle une rumeur comme véridique, parce que celui qui la rapporte passe pour une source sûre, qu'il connaît quelqu'un qui a été témoin de l'événement. L'individu ressent naturellement le besoin d'ajuster ses opinions à celles du groupe auquel il s'identifie, de savoir ce que ses semblables pensent, ce qu'ils considèrent comme vrai. La rumeur indique ce qu'il faut croire.

Dans les situations de stress émotionnel intense, tout devient plausible. Benoist-Méchin, dans *La moisson de quarante*, racontait déjà qu'au camp de Voves, le 31 juillet 1940, des rumeurs folles couraient parmi les prisonniers français. Les Anglais, après un débarquement sur la côte normande, auraient atteint Chartres. Un chauffeur a vu à Auneau des centaines de soldats allemands occupés à dresser des barricades, pour arrêter l'avance ennemie; des quantités énormes d'artillerie se trouvent derrière ces barrages (en réalité, la

Wehrmacht organise dans ce secteur un dépôt de canons français capturés). D'autres prisonniers prétendent que des divisions blindées britanniques ont traversé toute l'Afrique, que la Royal Air Force dispose d'avions électriques qui volent sans moteur et sans pilote! D'autres font mourir cinq ou six fois de suite différents chefs d'Etat.

La rapidité de l'évolution scientifique et technique rend en outre tout savoir douteux, toute certitude impossible; les connaissances restent très spécialisées, les relations avec l'environnement sombrent dans le sentimentalisme ou l'abstraction (quel citadin a vu un serpent dans la nature?). On en vient donc à croire n'importe quoi, si bien que des rumeurs qui véhiculent des absurdités scientifiques se propagent avec une terrifiante facilité!

Ceux qui transmettent une rumeur sont convaincus de son importance. Ils veulent se mettre en évidence. Ils parlent pour se libérer d'une anxiété, pour épancher leur agressivité. («La rumeur est une lettre anonyme que chacun peut écrire en toute impunité») Ils cherchent à plaire en colportant des nouvelles amusantes ou étonnantes. Enfin, ils parlent pour parler: on touche là le domaine du commérage.

Le retour constant de certaines rumeurs témoigne de l'actualisation, à partir d'événements qui s'y prêtent, d'un système explicatif enraciné dans la conscience collective d'un groupe social. Il peut aussi s'agir de fantasmes sans rapport aucun avec la réalité. Dans de nombreuses villes françaises, et à des moments différents, on a prétendu que des femmes disparaissaient dans des boutiques de mode,

Chaîne de rumeurs dans les journaux!

«Lors de la Première Guerre mondiale, un journal allemand, la *Kölnische Zeitung*, fut le premier à annoncer la chute de la ville d'Anvers devant les troupes allemandes. Il titra donc: «A l'annonce de la chute d'Anvers, on a fait sonner les cloches.» Dans la mesure où ce journal était allemand, il allait de soi que c'était en Allemagne qu'on avait fait sonner les cloches en l'honneur de cette victoire. L'information est reprise par le journal français *Le Matin*: «Selon la *Kölnische Zeitung*, le clergé d'Anvers a été contraint de sonner les cloches lorsque la forteresse a été prise.» L'information du *Matin* est reprise à son tour par le *Times*: «Selon *Le Matin*, via Cologne, les prêtres belges qui ont refusé de sonner les cloches à la chute d'Anvers ont été démis de leurs fonctions.» Quatrième version dans le *Corriere de la Sera*: «Selon le *Times*, citant des informations de Cologne, via Paris, les malheureux prêtres qui ont refusé de sonner les cloches à la prise d'Anvers ont été condamnés aux travaux forcés.» *Le Matin* reprend alors cette information: «Selon une information du *Corriere de la Sera*, via Cologne et Londres, il est confirmé que les barbares conquérants d'Anvers ont puni les malheureux prêtres de leur refus héroïque de sonner les cloches en les pendant aux cloches la tête en bas comme des battants vivants.» C'est ainsi que ce dernier journal alimenta la rumeur de la barbarie allemande à Anvers.»

Rumeurs, p. 52-53

qu'elles étaient enlevées pour la traite des blanches. Autres mythes persistants: l'auto-stoppeur fantôme, le moine auto-stoppeur, le serpent ultra-dangereux dans la plante exotique ou le régime de bananes.

Derrière son contenu apparent, la rumeur a souvent un sens caché. C'est ce dernier qui procure l'intense satisfaction émotionnelle lors de sa circulation. En fait, nous colportons essentiellement des messages dont nous n'avons pas conscience. La rumeur du bromure dans le potage, chère aux recrues de toutes les nations, est à rapprocher d'un rituel primitif.

Les guerriers croyaient qu'ils allaient au-devant d'une défaite s'ils ne respectaient pas la continence avant le combat. Les rumeurs politiques, selon Kapferer, reprennent inlassablement sept thèmes: le pouvoir occulte (la «main cachée», les sociétés secrètes), l'accord dissimulé entre adversaires, les «3 S» (sous, santé, sexe), le double langage, l'origine ou la race d'un homme public. Le pays profond se révèle par les rumeurs qui y circulent; elles permettent de dresser un tableau des zones de crispation et d'angoisse: xénophobie, racisme, obsession de la santé.

Rumeurs sur les camps de concentration

«(...) pourquoi les rumeurs concernant l'existence des camps de concentration n'ont pas plus circulé. Outre qu'un silence a été volontairement appliqué par le gouvernement des Etats-Unis (pour ne pas donner l'impression qu'il menait une guerre «juive» et ainsi risquer de réveiller l'opposition à la guerre du fait de l'antisémitisme d'une partie de l'opinion), l'effet d'expérience a joué de façon négative sur certains. Des résistants français refusèrent de publier des informations sur les camps dans la presse clandestine: leur expérience de la propagande et de la contre-propagande leur fit prendre ces bruits pour une intoxication savamment planifiée. Dans leurs cadres de référence, compte tenu de leur expérience des sévices déjà terribles que les nazis faisaient subir, l'hypothèse des chambres à gaz demeurerait totalement invraisemblable.»

Rumeurs, p. 106

Comment lutter contre les rumeurs?

La rareté de l'information engendre un besoin que les rumeurs tendent à satisfaire; on retrouve le principe qui régit tous les échanges. Elles circulent, parce qu'on leur attribue une grande valeur. La plupart restent fugaces: elles s'enflent tellement qu'elles créent les conditions de leur disparition. Cela

ne signifie pas qu'on n'y croit plus, mais qu'on a cessé de s'en préoccuper et qu'on se passionne pour d'autres nouvelles... Elles peuvent renaître de leurs cendres. Dès qu'une rumeur est considérée comme telle, elle cesse de se diffuser. Tant qu'elle reste localisée, on peut rapidement l'«éteindre», ce qui n'est plus le cas quand elle s'étend dans l'ensemble d'un pays. Des réac-

tions maladroites contribuent à la rendre encore plus crédible. Dans l'«affaire des diamants de Bokassa», le président Giscard d'Estaing a commis une erreur en ne réagissant pas immédiatement. Démentir ne suffit pas, encore faut-il fournir une information forte, «chaude», qui sera «matraquée», répétée comme la rumeur.

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, le *Herald Traveler*, imité par de nombreux journaux américains, crée une rubrique intitulée «Clinique des rumeurs» qui réfute les bruits les plus divers que signalent des correspondants ou des lecteurs. Pour ce faire, la rédaction recourt le plus souvent à l'interview de leaders peu contestés ou à une présentation des faits qui montrent l'absurdité de la rumeur. «Tout démenti ayant aussi pour résultat de faire connaître la rumeur, de nombreuses précautions étaient prises sur le plan de l'écriture. Par exemple, on devait toujours mentionner la rumeur de façon négative: cette blague, ce canular, cette mystification.» Dans certains cas difficiles, le journal montre pourquoi telle rumeur exerce une incontestable fascination. Cette opération de «contre-rumeur» s'avère efficace, elle aura même des effets préventifs.

Les «leaders d'opinion» ne sont pas seulement des hommes politiques, mais aussi les personnalités auxquelles les masses s'identifient. L'influence des médias n'est pas directe: elle passe par le filtre de personnes qui, dans leur entourage, jouissent d'une grande influence, sans pour autant bénéficier d'un statut privilégié. Chaque groupe possède plusieurs «leaders d'opinion», tous spécialisés dans un domaine précis (mode, voiture, sport, politique, etc.). Voilà les gens qu'il faut convaincre si l'on veut détruire une rumeur.

Ne rions pas du «bourrage de crâne», des bobards, de la propagande maladroite des belligérants pendant la Première Guerre mondiale et de la naïveté des opinions publiques au début du siècle, car nous ne valons guère mieux aujourd'hui, bien que nous nous prenions beaucoup plus au sérieux. La fin des actions anti-rumeurs, de la guerre contre la désinformation, ce n'est pas pour demain²!

H. de W.

² Une version «grand public» de ce compte rendu a paru dans *Le Démocrate*.